

Né à Boulogne-Billancourt le 13 mars 1945, Didier Decoin a commencé sa carrière comme journaliste. Romancier, il a reçu le prix Goncourt en 1977 pour *John l'Enfer*. Il est également l'auteur de deux pièces de théâtre (*Laurence* et *Une chambre pour enfant sage*), ainsi que de nombreux scénarii pour Marcel Carné, Henri Verneuil, Jean-Claude Brialy, Serge Leroy, Robert Enrico et Gilles Béhat. Didier Decoin a mis en scène son premier long métrage en 1980 : *La Dernière Nuit*. Après avoir dirigé pendant plus de trois ans la fiction de France 2, il a reçu en 1999 le Sept d'or du meilleur scénario pour *Le Comte de Monte-Cristo*. Il a été élu à l'Académie Goncourt le 6 juin 1995.

Didier Decoin
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

ABRAHAM
DE BROOKLYN

R O M A N

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0211-4441-3
(ISBN 2-02-033303-1, 1^{re} publication
ISBN 2-02-006516-9, 1^{re} publication poche
ISBN 2-02-033303-1, 2^e publication poche)

© Éditions du Seuil, septembre 1971

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

*Votre enfant vient pour la chute ou le relèvement de bien des hommes...
Sa venue provoquera la contradiction.
Pour vous, un glaive transpercera votre âme. Ainsi seront mises à jour les intentions de bien des cœurs.*

En saint Luc, chap. 2

Union des États-Unis d'Amérique, en la ville de Brooklyn,
État de New York, l'an mil huit cent quatre-vingt...

... Car ce soir, blanche est l'Amérique, dans le fond
d'un rêve... Et Dieu dit à Abraham : « Prends ton fils,
Abraham... »

... Et Dieu dit aussi à Abraham : « Ta descendance sera
aussi nombreuse que les grains de sable du désert, et
que les étoiles du ciel... »

I
LES ARCHES

Des paquets d'eau verte, irisée d'huile – une eau de mer lourde et froide – giclèrent sur les pieds des passagers attendant d'embarquer, quand la chaloupe de servitude qui faisait la navette entre New York et Brooklyn se rangea le long du wharf.

C'était une embarcation à vapeur, grise et pesante.

Mina, du bout des doigts, saisit les pans de sa robe, remonta celle-ci jusqu'à ses genoux pour éviter de la mouiller ; et plusieurs hommes se retournèrent, hésitant entre la plaisanterie vulgaire et le sourire amical. Parmi eux, il y avait un Nègre. Plus longtemps que les autres, il attacha son regard sur les jambes nues de Mina. Elle haussa les épaules, agacée. Le Nègre comprit qu'il valait mieux ne pas insister, et il se détourna.

Un vent glacial déferla brusquement sur le bras de mer, faisant naître de petites vagues courtes, avec un peu d'écume sale – tout à fait semblable à de la mousse de lessive, pensa Mina.

Il était dix-huit heures environ. Simon (Mina disait : *Saillemonn*) escalada le plat-bord de la chaloupe, bondit sur le quai. Là, il disparut aux yeux de Mina, absorbé par la foule. Elle attendit, un peu en retrait.

Puis, Simon fut devant elle, avançant les lèvres pour lui baiser les joues.

– Au revoir, le Français...

Simon se retourna, agita la main :

– À lundi, Mario.

Alors, Mina se rappela qu'on était samedi et que, demain, personne ne travaillerait. Elle s'en voulut de n'y avoir pas songé plus tôt, de n'avoir mis au point aucun programme de distraction.

– Nous rentrons ? demanda-t-elle.

Simon soupira :

– Oh ! oui... je n'en peux plus !

Mais il ne bougea pas ; il restait là, les bras le long du corps, aspirant profondément cet air chargé de fumée, si différent de celui qu'il respirait au fond du caisson.

Enfin, il prit Mina par le bras :

– Viens, allons-nous-en d'ici.

Ils s'éloignèrent, longeant les maisons de bois aux porches souillés de boue – un mélange d'eau de mer, d'ordures et de terre. Simon marchait lentement, observant les progrès de l'empierrage de la route future qui allait permettre l'accès au pont de Brooklyn :

– Ils ont bien gagné deux mètres, hein, Mina ? On ne dirait pas, mais tout cela va très vite.

Et il y avait dans sa voix une sorte de fierté, comme s'il eût été responsable de cette progression régulière des travaux.

Il reprit :

– Dans l'équipe, certains gars veulent acheter une maison en bordure de la route. Ils ont envie de voir le pont, tous les jours de leur vie. Le pont, et ceux qui vont passer dessus, et les bateaux qui vont se faufiler dessous.

Mina regarda les façades des maisons basses, dont la peinture pelait ; elle vit la poussière sur les vitres, la poussière partout. Ici, comment pourrait-on jamais garder propre un intérieur ? Et puis, acheter une maison

située face au bras de mer, c'était un rêve : quand le pont serait bâti, le prix des terrains augmenterait. Le passage entre Brooklyn et New York ferait pousser les boutiques, les snack-bars, et les officines chinoises.

Déjà, un petit homme jaune avait ouvert un magasin où l'on trouvait de tout (depuis des pétards de feux d'artifice jusqu'à des jupons, sans oublier des poissons séchés, enfilés par les ouïes sur un fil de fer). Le bazar s'appelait « Vuo Phan's Everything ». Il y flottait une odeur de cuir, d'ail et de saumure, qui se répandait dans la rue.

Un soir, comme la chaloupe était en retard et qu'il pleuvait, Mina était entrée s'abriter chez l'Asiatique. Vuo Phan se trouvait seul. Il paraissait ivre. Qu'était-il allé s'imaginer ? Il avait commencé à tourner autour de Mina, pointant vers elle ses petites mains boudinées, fermant les yeux à demi. Pour l'obliger à se tenir tranquille, Mina avait prétendu acquérir une pièce d'étoffe. Chez Vuo Phan, le sens des affaires l'emportait sur ses appétits sensuels. Alors il avait retourné sa boutique sens dessus dessous, à la recherche d'une satinette à pois rouges qui n'avait jamais existé que dans l'esprit de Mina.

Puis, la sirène de la chaloupe avait retenti.

Longuement, Mina s'était entretenue avec Simon de l'attitude du commerçant :

– Il m'a poussée dans les coins, il a voulu me tripoter, je t'assure.

Simon s'était contenté de dire :

– Qu'il n'y revienne plus !

Mais Mina avait bien compris que Simon n'avait pas la même puissance de haine qu'elle vis-à-vis des Chinois. Elle s'était tue.

Le jour baissait. On serait bientôt le 15 septembre, époque à laquelle commençait l'été indien.

Ils longèrent l'East River, en direction de South Brooklyn ; une senteur de friture et de coquillages imprégnait l'avenue, le ciment poreux des docks – jusqu'aux vêtements. Avec le crépuscule, New York semblait s'éloigner, navire dérivant vers un autre monde de brume.

– Quelle heure est-il ? demanda Simon.

– Dix-neuf heures et des poussières.

Enfin, ils tournèrent à gauche, vers Fourth Avenue, laissant derrière eux Brooklyn Heights et la Plymouth Church of the Pilgrims. Dans le soleil couchant, l'église paraissait saigner une coulée pourpre que les briques exsudaient, et qui gagnait peu à peu cette ville plate, puant le poisson malade.

Des Noirs attendaient, assis sur des chaises de paille, que la nuit vînt tout à fait. Ils avaient le regard fixe, dirigé vers Staten Island, respirant à pleins poumons le vent qui venait d'Europe, et que rien n'arrêtait. Certains Italiens affirmaient que l'on respirait le long de Shore Parkway, le parfum des tomates à l'oignon des faubourgs de Naples.

Simon préférait rentrer à pied. Le tramway attelé était bondé, et sentait fort. Cela lui rappelait le caisson, et il en avait assez.

Il regarda Mina, ses longs cheveux noirs que les embruns collaient autour de ses joues pleines de taches de rousseur. Et lui aussi pensa qu'on était samedi, et qu'il faudrait trouver quelque chose à faire pour le lendemain.

Durant la soirée, ils apprirent que Washington Roebling ne se présenterait jamais plus sur le chantier. Il était paralysé. Le fils de John A. Roebling, l'ingénieur du pont, ne renonçait pourtant pas à achever l'œuvre de

son père. Dans le journal du soir, il avait signé un éditorial adressé aux ouvriers du chantier, dans lequel il déclarait demeurer le chef, en dépit de son état ; désormais, il correspondrait avec les travailleurs par l'intermédiaire de sa femme Emily.

– On nous a menti trop longtemps, dit Simon.

Mina déposait justement sur la table un plat de croûtes au fromage inondées de sauce tomate :

– Pourquoi ?

Simon récita, comme une leçon bien apprise :

– Depuis 1878, le mal des caissons existe. Nous serons tous frappés. Ici, vous appelez ça le *bend*.

– Je sais, dit-elle.

Mina avait épousé Simon un an auparavant. Les orgues avait chanté, elle s'était laissée aller, doucement. Et puis, le soleil brillait...

Mina leva la mèche de la lampe. Un papillon de nuit, triangulaire et velu, se heurtait contre la vitre.

La jeune femme remarqua les lèvres gonflées de Simon, ses paupières battantes, le tremblement de ses mains. Elle nota surtout la courbe de son dos, qui s'accroissait, signe que le *bend* l'avait déjà frappé, mais légèrement. Malgré cela, Simon demeurait grand, délié.

– Demain, dit-il, c'est dimanche...

Et il la prit sous les épaules et sous les genoux, l'emporta vers le lit. Il repoussa l'édredon, aida Mina à se glisser sous les couvertures. Maintenant, c'était la nuit, avec partout des étoiles, et le vent qui tournait en rond.

Simon arriva de France, un matin de mai. Contrairement aux autres immigrants (des Italiens pour la plupart), il portait déjà sur lui ses vêtements d'ouvrier. Il

avait mis pied à terre, et s'était dirigé droit devant, sans rien attendre de ceux qui se trouvaient sur le quai, et qui interpellaient les étrangers :

– Toi, l'Italien, suis-moi... Donne ton sac, je le porterai.

Les rabatteurs conduisaient les immigrants – hommes, femmes et enfants – jusqu'au bureau de l'Administration du Pont.

– Venez, vous évitez les emmerdements avec l'officier de l'Immigration !

La plupart du temps, c'était vrai. Des familles entières se massaient au bord de l'East River, faisaient face à Brooklyn avec, dans le regard, une lueur de défi. Les hommes riaient : ce hurlement, au loin, ne les effrayait pas. Et pourtant, l'air comprimé jaillissait des caissons et l'on enveloppait parfois, sans se cacher, un corps de plongeur dans un linceul de toile goudronnée.

– Qu'est-ce que c'est que ce travail ?

– Oh ! Rien... C'est un pont qu'ils construisent. Il s'agit de relier Brooklyn à New York, par-dessus la rivière.

– Plus facile que les mines du Nord ou que la Sicile !

On parlait de la paie. C'était valable.

Ils allaient, tous endormis, vers la cabane de bois de l'Administration. Travailler sous la mer, pourquoi pas ? Aux aurores, dans le froid, presque à jeun, le cri des mouettes était propre, il y avait tant de blancheur dans cet ouvrage qu'on vous proposait – dans ces précautions que l'on prenait avec vous :

– Le cœur, ça va ? Et la tête ? Quand avez-vous eu mal à la tête pour la dernière fois ? Ah, oui... ça n'avait rien à voir. Voyez Molston, le contremaître.

L'océan – Molston, la veste raidie par le sel – la sensation que l'on pouvait encore s'en aller, justement en profitant du reflux.

Mais Simon le Français était allé plus loin. Il s'était enfoncé dans la ville :

– D'abord, une chambre.

La pièce était petite, basse de plafond, sous le toit d'une maison de bois. La lucarne s'ouvrait en grinçant, donnait sur les docks où stationnaient les bateaux pauvres – les cargos de minerai, les transporteurs de billes de bois, et ceux qui venaient sur lest.

La chambre ne coûtait presque rien. Mais les conditions de location étaient draconiennes : des papiers officiels à fournir avant la fin de la première semaine, et une série d'interdictions formelles : ne pas recevoir de Noirs, ni de femmes ; ne pas rentrer après vingt-deux heures ; ne pas stocker d'alcool, ni de matières explosives, ni de stupéfiants ; ne pas tenir de réunions politiques, ni imprimer de tracts.

– Je la prends, dit Simon.

– Vous remplissez toutes les conditions ? Vous avez lu le règlement ? Et au moins, savez-vous lire ?

– Oui.

Il se sentait las, il avait envie de s'allonger sur le lit, et de dormir.

– Où travaillez-vous ?

– Nulle part encore.

– On cherche du monde, sur le pont.

– Oui, je le sais.

Il l'avait toujours su. On en parlait, à Marseille. La logeuse se planta devant la porte. Simon remarqua qu'une tumeur violette lui soulevait l'oreille gauche :

– Faudra me dire où vous travaillez... Je ne prends que des ouvriers.

– J'ai de l'argent d'avance, expliqua Simon.

– Quel argent ? Quelle sorte d'argent ? Je n'en veux pas. Je veux de l'argent américain.

Il haussa les épaules :

– Oui, des dollars, j’en aurai.

La logeuse sortit, à reculons. Elle revint un moment après, apportant de l’eau et un demi-pain de savon. Simon dormait déjà.

Dehors, la chaleur montait, sans vent.

Le lendemain, il s’éveilla vers dix heures. La température avait baissé, le ciel était gris. Dès qu’il fut dans la rue, Simon aperçut les rabatteurs.

– Je ne veux pas travailler au pont, dit-il.

Les autres se mirent à rire. Simon regardait autour de lui, cherchant des yeux la boutique d’un coiffeur : il avait besoin de se faire raser.

– Qu’est-ce que vous voulez faire ?

Il décida de marcher, vite :

– Rien. Fichez-moi la paix !

– On ne vous force pas. On vous donne un conseil, un bon conseil...

Enfin, il les avait suivis, par lassitude sans doute. Des oiseaux blancs se perchaient sur les tombes du Quakers Cemetery. Là, l’herbe était verte, et les fleurs pâles et odorantes, comme dans un jardin où il ferait bon s’étendre au soleil ; le rêve, évidemment, serait qu’un barbier vînt vous raser sur le gazon, au milieu des mouettes qui prennent les monuments funéraires pour des haubans.

Plus loin, au sud, s’étalait le Swan Lake.

Vivante et vraie, la mer. Des masses plus sombres vont et viennent, et s’enfoncent et remontent :

– Les bateaux de servitude, les caissons.

L’East River se souleva, retomba. Des bulles d’air crevèrent la surface des flots.

Simon dénuda le corps de Mina.

Mina était petite, sauvage comme une chatte nouveau-née, ne se retenant ni des griffes ni des dents.

Juste avant de la pénétrer, il avait coutume de dire :

– Tu es ma femme, Mina.

Sirène. Un navire qui quittait l'Amérique ou qui la joignait.

Après l'amour, Mina se retourna sur le ventre, étendit les bras en croix. Elle s'abandonna à son rêve de prédilection : revenir en Italie, avec assez d'argent pour entretenir une bande d'amis qui lui feraient la cour, et qui la distrairaient. Peut-être même Simon pourrait-il acheter une boutique à Cabiosco – pourquoi pas ?

Elle murmura :

– Simon, je vais chercher du travail ; histoire d'accélérer les choses, tu comprends ?

Mais il dormait déjà. Elle se haussa sur un coude, l'observa : il avait le corps lisse comme un corps de femme, et le visage anguleux, avec des creux où coulait la sueur – où coulait parfois la salive de Mina quand elle lui dévorait les joues et le front, affamée, jalouse de ces réserves de Simon, de son absence.

Mina admirait son mari : d'abord parce qu'il avait appris à parler anglais en quelques mois (elle-même avait éprouvé tant de difficultés !) ; et puis, Simon savait faire la part de Mina : tout de suite, il avait accepté qu'elle dirigeât la maison, à tous points de vue. Dans le quartier, on savait que Mina disposait de l'argent du ménage comme elle l'entendait, et cela la posait, on la respectait.

Elle se leva, alla jusqu'à la fenêtre. Les nuages se dispersaient, l'été indien viendrait en avance. Cela signifiait

un hiver rude, boueux et glacé. Jusqu'à la mi-novembre, ce serait toujours ça de pris.

Mina repoussa les volets, en sertit les taquets. Elle n'avait pas sommeil. Simon l'avait aimée avec cette fièvre du samedi soir – son corps pesant de l'épuisement de toute une semaine... et après, le repos qu'aucune sonnerie de réveil ne limiterait.

Mina passa la tête par l'embrasure de la fenêtre. Cette nuit, l'air était si léger qu'elle pouvait entendre la cloche d'une voiture de pompiers qui fonçait vers Bushwick.

est moins grand que New York, et qu'il y a le lac, et la forêt. Et tout ça, autour de nous.

– Ces derniers temps, demanda-t-il, tu es restée à la maison ?

– Où serais-je allée ? Mina, elle, sortait tous les jours. Elle s'occupe d'un tas de choses, Mina ! Des œuvres catholiques, et puis aussi des affaires des Juifs. De leurs affaires religieuses, je veux dire : laisse-lui encore deux ou trois mois, et ta femme sera la dame la plus en vue de Chicago. Je ne peux tout de même pas l'accompagner.

– Non, en effet, convint Simon. Mais j'ignorais que Mina eût ce genre d'activités.

– Yankel l'aime beaucoup. Il la conseille.

Ils se turent, l'un et l'autre.

Ils écoutèrent bourdonner, dans le creux des arbres, une multitude d'abeilles.

– Viens, dit Kate à voix basse.

Simon crut voir les branches se joindre, et s'entrecroiser au-dessus de la clairière. Il sut que ce qui allait arriver était irrémédiable. Il n'avait même pas la tentation de lutter.

En vérité, il s'y attendait depuis que Kate et lui s'étaient enfoncés dans le sous-bois.

Il marcha vers elle, l'enlaça. Kate ne ferma pas les yeux ; mais son regard se vida, tout à coup.

– Ce n'est plus elle, et ce n'est pas moi, pensa Simon.

Il mit sa langue dans la bouche de cette femme, soudain devenue molle entre ses bras. Kate se plia en arrière, et il dut la retenir pour l'empêcher de tomber. Il l'embrassa avec une espèce de rage, il eut conscience de la meurtrir...

Et commença de la dévêtir. Elle lutta. Mais il était trop tard.

– Non !

Il comprit qu'elle le refusait, du plus profond d'elle-même. Kate avait peur, elle détestait ce qu'elle avait provoqué. Mais par là même, elle cessait d'exister pour lui.

Elle recula, l'entraînant dans cette marche grotesque – une lente déambulation de bête blessée – et elle sentit contre son dos l'écorce d'un tronc d'arbre.

En glissant ses mains dans la ceinture de la robe, Simon fit tomber à terre un petit mouchoir imbibé d'eau de Cologne.

Lentement d'abord, puis de plus en plus vite, la forêt pivota sur elle-même, découvrant ses ouvertures, démasquant ses plaies vives, offrant ses creux et ses enfoncements.

Kate était étendue sur le sol.

Elle ne cria pas. Et Simon, qui pensait en mourir, ferma les yeux.

Maintenant, il tonnait au loin. Les oiseaux quittèrent la forêt et se rassemblèrent sur le flanc des collines, les plumes hérissées, observant cette déchirure rouge au-dessus du Michigan où l'orage s'accumulait.

Tout était tassé, comme aplati par l'attente.

La fille se rhabilla seule. Elle ne pleurait pas, mais son visage parfois se crispait.

– Rentrons, dit Simon d'une voix rauque.

Ils s'éloignèrent, en marchant vite. Les premières gouttes, grosses et chaudes, tombèrent.

– On se trompe, jeta Simon. Nous sommes déjà passés par là.